

le temps d'expédier au bled mère et sœur, avant d'aller accueillir la visiteuse à Dar el Beida. Les deux frères vont rivaliser d'hospitalité, de maladresses, de séduction et de rivalité, dans un contexte qui ne prête pas forcément au tourisme classique.

Ces ambiguïtés et ces paradoxes constituent un des charmes du film, d'autant que Laurence n'est pas une banale invitée. Elle aussi poursuit une quête identitaire, à rebours des deux frères "immigrés" qui regrettent le pays dont le père les a égoïstement arrachés. Elle recherche un père disparu, vivant en Algérie sous le pseudonyme de Hadj Patte Folle (Hacène Benzerari) et devenu un des magnats de la petite délinquance. Celui-là même qui a maille à partir avec Kamel et Bouzid. Imaginez l'imbroglio en perspective !

Mais, au bout du compte, l'essentiel n'est pas là. La qualité première du film est dans la façon dont les péripéties s'inscrivent dans l'atmosphère. "L'ambiance" comme on dit sur place. Une Algérie qui aspire à un monde meilleur, fusse dans un ailleurs hypothétique et qui, tout en rongant son frein, mord à belles dents dans un présent ingrat pour en tirer quelques jouissances instantanées. Ici, c'est le *trabendo* (la contrebande) de tous les produits rares et défendus. Là, ce sont les bars où la bière coule à flots, le serveur peut y rouler des hanches et s'appeler Loana, et où le karaoké propage les derniers tubes du hit-parade. Ailleurs encore, c'est la foule des parieurs clandestins

pour des combats de béliers... Tout cela sous le pullulement des drôles de parasols de la télévision satellitaire.

Merzak Allouache excelle dans ces chroniques hautes en couleur et prises sur le vif, ces galeries de

personnages en marge, à l'exemple de la folle malicieuse qui simule des suicides en provoquant des accidents, histoire de se faire prendre un bon moment en charge et de se régaler de sucreries et de whisky (Bakhta Benouis). ◀

Va, vis et deviens

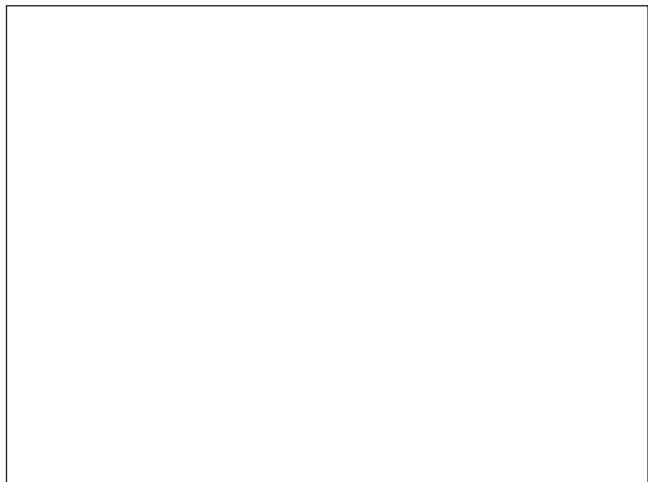
Film franco-israélien de Radu Mihaileanu

► Derrière son titre en forme d'exhortation adressée à Schlomo, son jeune héros, par sa mère prête au sacrifice ultime de la séparation, le film relate un épisode assez mal connu de l'histoire de l'État d'Israël et l'une de ses composantes les moins évidentes : les Falashas, d'origine éthiopienne.

Parmi les populations déplacées qui s'entassaient dans l'effroyable misère des camps aux confins du Soudan, se retrouvent des chrétiens, des musulmans et... des juifs. Tous fuyant persécutions, famines, épidémies et menaces d'extermination, en attente de l'aide internationale. Israël, soutenu par la logistique américaine,

va procéder en 1984 à une opération de "sauvetage sélectif" au bénéfice des Falashas, seules tribus noires d'Afrique revendiquant l'appartenance au Beta Israël (la maison d'Israël) et la descendance de la reine de Saba et du roi Salomon. Le raid du Mossad, sous forme de pont aérien, effectué par gros porteurs qui ressemblaient à de gigantesques oiseaux de fer, était conforme aux prédications bibliques et donc rassurant. Il fut baptisé "opération Moïse" et permit, dans sa première phase, de sauver quatre mille juifs. Ou prétendus tels.

Ainsi le petit garçon, confié par sa mère chrétienne à une femme



juive "rapatriée" va devoir survivre dans l'imposture et sous le nom de Schlomo. Sa mère adoptive disparaît à son tour, non sans lui avoir inculqué les éléments d'une généalogie d'emprunt qui le rendront recevable dans le pays d'accueil où l'eau abonde et redonne des couleurs à la vie.

Après le bain lustral et quelques épreuves d'identification, le voilà doté d'une famille adoptive, aisée, affectueuse, bien pensante (des sépharades de gauche, originaires de Tunisie, peu susceptibles de se laisser influencer par des critères ethniques, confessionnels, ségrégationnistes sur lesquels, hélas, le pays souvent se construit).

À ce point du récit, où l'on voit se dessiner tous les éléments d'une épopée pathétique autour de la destinée de Schlomo (interprété successivement par Moshe Agazai dans le rôle de l'enfant, Moshe Abebe dans celui de l'adolescent, et Sirak M. Sabahat, l'adulte) il faut souligner deux atouts majeurs du film. La superbe écriture d'un scénario à très forte intensité dramatique (le roman éponyme sort chez Grasset, ce qui n'est pas un hasard). La magistrale interprétation du couple de parents adoptifs dans lequel s'incarne une partie des interrogations, des contradictions, des espérances des habitants de ce pays, toujours sur le qui-vive. Yaël Abecassis, troisième femme à s'approprier la maternité de Schlomo, à nouer pour lui comme un cordon ombilical plus charnel que nature, qui transmet l'amour à défaut de la judéité. Il faut voir la scène bouleversante

où elle lèche le visage de ce fils choisi et contesté, paragon de la mère, moitié pietà, moitié louve. Quant à Roschdy Zem, on sait désormais (mais qui en doutait ?) qu'il pourra tout jouer. Le voilà, lui l'Arabe musulman d'origine marocaine, dans la peau d'un juif sépharade athée, parlant hébreu et citant le Talmud. Performance inouïe à laquelle nous avaient pourtant habitué d'autres prouesses. Qu'on se souvienne que dans *Vivre au paradis* de Bourlem Guerdjou, il avait tout naturellement pris l'accent immigré des Algériens du bidonville de Nanterre, ou dans le

récent *Tanja* de Hassan Legzouli, ses frères marocains le raillent à cause de ses intonations peu orthodoxes. Il entre dans la galerie des plus grandes carrures, un Gabin, un Ventura, un Depardieu. Des facultés infinies de composition, de transformation, en plus. Ajoutons pour terminer que la musique et l'humour s'inscrivent comme des métaphores obstinées du métissage qui réconcilie les identités divergentes. On danse et chante arabe en Israël, et Schlomo foule pieds nus la Terre sainte ou parle familièrement à Mandala, la vache du kibboutz. ◀

Les mauvais joueurs

Film français de Frédéric Ballekjian

► Autour d'un petit groupe de parieurs, de paumés et de badauds, la caméra fébrile décharge de l'adrénaline, virevolte à la vitesse des cartes et se resserre sur trois individus qui visiblement mènent le jeu. On découvre vite qu'ils n'aiment pas perdre mais ont peu d'atouts pour gagner. Alors ils trichent. Ni vu, ni connu, je t'embrouille.

Cette époustouflante partie de bonneteau, située du côté de Strasbourg-Saint-Denis, ouvre brillamment le film et lui donne un ton haletant qui parviendra à se maintenir presque jusqu'au bout, en tout cas durant de nombreux morceaux de bravoure rendant ce premier long métrage très prometteur. Il y a là deux frères : l'aîné Sahak (Simon Abkarian), le cadet Vahé (Pascal Elbé) et leur pote Toros (Isaac Sharry). Trois beaux bruns

à la superbe faite de jactance et de dextérité, trop factice pour camoufler l'arnaque et servir longtemps de palliatif à la déconfiture de leur véritable "biznes". Dans leur quartier du Sentier, le commerce du textile et de la confection est en crise. La communauté arménienne qui a connu, après d'autres, son apogée doit céder le terrain devant la pénétration tentaculaire des Chinois.

On a beau être aux approches festives et idylliques de Noël et du Jour de l'an, avec leur lot d'ampoules, de guirlandes et de flocons de neige, nous voilà plongés dans un univers d'embouteillages et de violences, de turbulences et de conflits, dignes de certains quartiers de New York ou de Shanghai. Là s'arrête la comparaison car ce maelström explosif fait très vite